

# L'IMAGINATION DANS LE LANGAGE DE L'INNOVATION SEMANTIQUE A L'INNOVATION PRAGMATIQUE

**Mawusse Kpakpo AKUE ADOTEVI**

Département de philosophie  
Université de Lomé (Togo)  
Email : akueadotevi@yahoo.fr

## **Résumé**

Ce texte traite de la thématique de l'imagination dans le langage en interrogeant la notion ricœurienne de l'innovation sémantique. L'argumentation s'articule autour du sens et de la portée de cette notion. Le texte montre précisément que la fonction de l'imagination dans le langage se révèle non seulement dans la production du sens, mais aussi dans la communication. Ainsi, la métaphorisation par laquelle l'imagination se déploie dans le langage, donne lieu aussi bien à l'innovation sémantique qu'à l'innovation pragmatique.

**Mots-clés** : imagination, innovation sémantique, innovation pragmatique, langage, métaphore.

## **Introduction**

La réflexion philosophique contemporaine sur le langage est marquée, d'une manière ou d'une autre, par l'héritage épistémologique des *Recherches philosophiques* de Wittgenstein. Cet héritage consiste à apprécier le langage, non plus à l'aune de l'idéal de la proposition logique, mais plutôt à partir d'une vision synoptique qui en révèle la pluralité-hétérogénéité des significations, des usages. Et chez Wittgenstein, cette pluralité-hétérogénéité des significations participe de la puissance de l'imagination.

Ricœur, en prenant appui sur cette position wittgensteinienne, montre que c'est au travers de *l'innovation sémantique* que l'imagination crée des significations diverses. Toutefois, si l'on admet avec Wittgenstein que la signification d'un mot, c'est l'usage que l'on en fait (ou le jeu de langage que l'on joue) dans une situation donnée (dans une forme de vie donnée), alors se justifie la nécessité d'interroger la notion ricœurienne d'innovation sémantique pour en révéler le sens et la portée. Il s'agit, d'abord, de montrer que l'innovation sémantique est, chez Ricœur, le mécanisme par lequel l'imagination prend possession du langage

pour en faire surgir des significations inédites, et ensuite d'établir que la portée de l'innovation sémantique réside dans sa visée actionnelle, où l'on voit que l'imagination se déploie aussi, dans le langage, au travers de ce qu'il convient d'appeler *innovation pragmatique*.

### **1. Imagination et innovation sémantique dans le langage**

Chez Ricœur, la réflexion sur le langage est placée sous le signe d'une philosophie de l'imagination dont on peut trouver le principe heuristique dans l'affirmation suivante : « l'image n'est pas un résidu de l'impression, mais une aurore de parole » (Ricœur, 1975, p. 272). Ce principe, Ricœur en révèle le caractère opératoire dans *La métaphore vive*, (mais aussi dans *Du texte à l'action*) dont les études, comme le dit si bien Samuel Lelièvre (2014, p. 55), « pourraient être [lues] en partie comme une recherche sur cette relation entre imagination et langage ». Et une telle recherche s'inscrit dans la perspective du tournant opéré par Kant dans la théorie de l'imagination.

C'est connu, la *Critique de la raison pure*, et plus précisément la théorie kantienne de la synthèse du jugement, ont révélé, en effet, que l'on ne peut saisir les véritables linéaments de l'imagination que si l'on distingue l'*imagination productrice* de l'*imagination reproductrice*. Kant, en faisant cette distinction, pose que c'est l'imagination productrice qui, à travers le schématisme, rend effective la connaissance scientifique par la production des jugements synthétiques *a priori*. Le tournant en question réside donc, non seulement dans la reconnaissance, mais surtout dans la clarification du statut de l'imagination dans la production du savoir scientifique : l'imagination y *produit* des images, et non *re-produit* des images déjà connues. Ricœur (1981) en déduit que « désormais, la priorité est donnée à l'*imagination productrice* et [...] l'*imagination reproductrice* [...] perd son rôle paradigmatique dans la problématique de l'image ».

Dès lors, admettre que, dans la théorie de l'imagination, la priorité soit désormais accordée à l'imagination productrice, c'est, selon Ricœur (1975, p. 10), « cesser de voir dans l'imagination une fonction de l'image ». L'imagination, en tant qu'elle est productrice, est un pouvoir de « voir comme... » (au sens de Wittgenstein, 2004, II-xi) qui se manifeste comme une « opération proprement sémantique » (Ricœur, 1975, p. 10). Et c'est en cela qu'il faut voir le fondement du lien entre imagination et langage. Certes, il s'agit de *voir comme*. Mais, comme dit Alain Thomasset

(2005, p. 531), « nos images sont parlées avant d'être vues ! Nous ne voyons des images que dans la mesure où d'abord nous les entendons ». Cela veut dire, que l'imagination ne se déploie pas, en priorité, dans la perception visuelle. Elle ne relève pas non plus de la représentation mentale. Il n'y a pas, en réalité, un monde pré-langagier dans lequel l'imagination pourrait se déployer. L'avènement de l'imagination coïncide nécessairement avec l'expression verbale. Car, parmi tous les systèmes porteurs de signification, le langage est le milieu d'incubation le plus propice à la manifestation de la sémantique de l'imagination. C'est donc naturellement que l'imagination productrice se laisse portée par le langage. Il s'ensuit que même s'il faut admettre, en raison de son iconicité, que l'imagination a un caractère intuitif non-verbal, un tel caractère ne saurait être extérieur au langage. L'image n'est pas sans le sens. C'est pourquoi, selon Ricœur (1975, p. 270), l'imagination se présente comme un processus dans lequel « le non-verbal et le verbal sont [...] étroitement unis au sein de la fonction imageante du langage ». Ainsi, l'iconicité de l'imagination n'est pas hors de sa sémantique au travers de laquelle elle se laisse dire. C'est pourquoi, selon Ricœur (1981), il y a une affinité entre imagination et langage ; et elle est telle qu'il est difficile, voire impossible de les séparer.

Cette affinité entre imagination et langage induit alors un renversement du problème fondamental de la théorie de l'imagination. Ricœur (1981) note clairement ce renversement en ces termes :

« La question majeure, dit-il, n'est plus de savoir comment nous reproduisons mentalement (ou physiquement) des choses en leur absence, mais comment nous produisons du sens. Je dirai désormais : comment l'innovation sémantique est-elle possible? ».

Il est donc question d'explicitier le procédé par lequel l'imagination se laisse dire. Et pour ce faire, Ricœur met en avant la notion d'innovation sémantique. C'est dire que quand l'imagination produit du sens, elle introduit du nouveau. Elle crée un sens nouveau en produisant un écart vis-à-vis d'un sens déjà admis. Produire du sens, par imagination, c'est nécessairement créer un sens nouveau. Comment ? Par la métaphore, répond Ricœur. Car « la théorie de la métaphore invite à relier l'imagination à un certain usage du langage, plus précisément à y voir un aspect de l'innovation sémantique, caractéristique de l'usage métaphorique du langage » (Ricœur, 1986, p. 217). Le

travail de l'imagination dans le langage se manifeste dans et par l'usage métaphorique. Qu'est-ce à dire précisément ?

Il convient tout d'abord de noter que, à l'instar de la théorie de l'imagination, la théorie de la métaphore a connu, selon Ricœur, une mutation. Le sens de cette mutation réside dans l'émergence, sous l'influence des critiques littéraires et des logiciens, d'une nouvelle théorie de la métaphore, développée par contraste avec la théorie classique de la métaphore issue d'Aristote. Alors que la théorie classique voit la métaphore dans un écart ou une déviation de sens dans la *dénomination*, la nouvelle, quant à elle, tire son originalité du fait qu'elle voit la métaphore dans la *prédication*. La première situe la métaphore dans un transfert de *nom* d'une chose à une autre, la seconde la situe dans la *phrase* tout entière, dans l'opération de prédication qui consiste à associer à un sujet logique un prédicat. On est ainsi passé d'une théorie de la *substitution* à une théorie de *l'interaction* ou de la *tension*, « solidaire d'une conception discursive de la métaphore » (Ricœur, 1975, p. 88). La métaphore est désormais une propriété de l'énoncé et non du mot ; c'est l'énoncé qui est métaphorique. Ricœur (1975, p. 125) exprime bien cela en ces termes : « il n'y a pas de métaphore dans le dictionnaire, il n'en existe que dans le discours ».

Dès lors, la métaphore, du point de vue de la théorie de l'interaction, se comprend précisément comme « un travail sur le langage qui consiste à attribuer à des sujets logiques des prédicats impossibles avec les premiers » (Ricœur, 1986, p. 19-20). Il s'agit, selon Ricœur, d'une prédication déviante et donc littéralement surprenante, à cause de l'incompatibilité qu'elle établit entre le sujet et le prédicat. La métaphore exige, comme condition nécessaire de sa production, une violation de la pertinence littérale établie par les significations habituelles. Mais cette impertinence littérale est tout de suite réparée, du fait même de son avènement, par l'émergence d'une nouvelle pertinence de sens. Il y a alors métaphore quand on détruit la consistance littérale de la phrase pour lui offrir une *nouvelle pertinence sémantique*. Prenons l'exemple de l'énoncé métaphorique suivant : « cet homme est un ange ». Littéralement, le sujet « homme » ne peut recevoir le terme « ange » comme prédicat. Le sens littéral de chacun des deux termes ne permet pas une telle prédication. De même, du point de vue de la logique aristotélicienne, « ange » n'est pas un élément de la compréhension du sujet « homme » ; aussi l'extension de « homme » est-elle séparée de celle de « ange ». Cet énoncé est donc une impertinence littérale et logique. Mais si l'on

en arrive à produire un tel énoncé, c'est pour créer, par le fait même de cette impertinence, une nouvelle pertinence sémantique consistant à faire *voir* l'homme en question *comme* un ange. Ainsi, l'instauration d'une nouvelle pertinence sémantique est ce par quoi l'énoncé "fait sens" [par] le rapprochement créé entre des termes qui, d'abord "éloignés", soudain apparaissent "proches". [Elle] consiste donc dans un changement de distance dans l'espace logique. Elle n'est rien d'autre que cette émergence d'une nouvelle parenté générique entre des idées hétérogènes (Ricœur, 1986, p. 21).

Et c'est cela la *métaphore vive*, « une impertinence sémantique qui, dans un contexte donné, cesse d'être reçue comme une erreur et devient la garantie d'un énoncé doté de sens » (Martinengo, 2013, p. 31).

La théorie discursive de la métaphore est alors, selon Ricœur, celle qui convient à la théorie de l'imagination (productrice). Car, affirme-t-il, « c'est [...] dans le moment d'émergence d'une nouvelle signification hors des ruines de la prédication littérale que l'imagination offre sa médiation spécifique » (Ricœur, 1986, p. 218). Et cette médiation spécifique, l'imagination l'offre à la métaphore par *le travail de la ressemblance*.

Certes, l'on admet avec Michel Foucault (1966, p. 83) que, « sans l'imagination, il n'y aurait pas de ressemblance entre les choses ». Mais la relation entre imagination et ressemblance est, en réalité, telle que l'imagination étant un phénomène avant tout subjectif, la ressemblance en est le moyen essentiel d'objectivation ou de réalisation. Autrement dit, l'imagination fait appel à la ressemblance ; elle y est conforme à son essence. A son tour, la ressemblance révèle l'imagination en se révélant elle-même comme ce qui l'oriente (dans la métaphore, devrait-on ajouter). C'est pourquoi, selon Ricœur (1975, p. 10), « c'est au travail de la ressemblance que doit, en effet, être rapportée l'innovation sémantique », question majeure de la théorie de l'imagination. Car,

« La ressemblance est elle-même fonction de l'emploi des prédicats bizarres. Elle consiste dans le rapprochement qui soudain abolit la distance logique entre des champs sémantiques jusque-là éloignés, pour engendrer le choc sémantique qui, à son tour, suscite l'étincelle de sens de la métaphore » (1986, p. 218).

Ainsi, il appartient à la ressemblance de produire des prédications impertinentes, de mettre en tension ou en interaction des termes impossibles en vue de faire voir l'un comme l'autre. Construire un énoncé métaphorique, c'est donc apercevoir et faire

voir des ressemblances. Le travail de la ressemblance ne se fait pas voir seulement dans l'énoncé métaphorique produit. Il est surtout à l'origine, en tant que ce qui rend possible et guide la production de l'énoncé métaphorique. Ricœur parle d'une solidarité forte entre métaphore et ressemblance ; solidarité qui est telle que la ressemblance est « la raison de la métaphore » (Ricœur, 1975, p. 222), et « la métaphore montre le travail de la ressemblance » (Ricœur, 1975, p. 249-250).

On peut donc retenir que chez Ricœur, l'innovation sémantique, c'est le résultat d'un processus de production d'un énoncé métaphorique par la médiation spécifique de l'imagination, révélée dans et par le travail de la ressemblance. C'est donc la maîtrise du jeu des ressemblances qui fonde et féconde l'innovation sémantique. Un tel jeu consiste non seulement dans le *voir comme...* subjectif, mais surtout à *faire voir comme...*, au travers de l'énoncé métaphorique. Le *voir comme...*, avons-nous retenu, est, en principe, une aurore de discours. Si je *vois comme*, je ne peux pas ne pas, *ipso facto*, *faire voir comme...*, dans et par le discours. Wittgenstein (2004, p. 298), à qui Ricœur emprunte la notion de *voir comme...* pour rendre compte de l'imagination, dit bien que « “penser” et “parler en imagination” – je ne dis pas “se parler à soi-même” – sont des concepts différents ». Ainsi, *voir comme...*, c'est, en fait, *dire que l'on voit comme...* Et c'est en cela que réside le rôle irréductible de l'imagination dans le langage. Elle rend possible la métaphorisation, c'est-à-dire l'aperception et la schématisation discursive du semblable dans le dissemblable, de la pertinence sémantique dans l'impertinence littérale.

## **2. Du jeu pragmatique de l'imagination dans le langage**

La théorie de l'imagination dans le langage, si elle trouve dans l'innovation sémantique « le noyau de toute [son] analyse », elle devrait alors, selon Ricœur (1986, p. 213), fonder la pertinence de ce noyau d'analyse, c'est-à-dire « sa prétention à l'universalité », sur « sa capacité d'extension à la sphère pratique ». Autrement dit, la théorie de l'imagination dans le langage conduit nécessairement à une théorie de l'imagination dans l'action. Et dans *Du texte à l'action*, Ricœur consacre tout un chapitre auquel il donne un titre suffisamment suggestif : « L'imagination dans le discours et dans l'action ». Mais comment s'opère alors le passage à l'action ?

Selon Ricœur, c'est dans la fiction poétique que se donne à voir le premier pas de l'imagination dans la sphère pratique. La narration poétique est le lieu où se révèle l'aspect

fondamentalement fictif de la redescription, à cause de la forte dose de métaphorisation dont elle fait preuve. Et cet aspect fictif permet de « reconnaître à la narration la portée d'un acte spécifique du discours, dotée d'une force illocutionnaire et d'une force référentielle originales » (Ricœur, 1986, p. 223). Mais, d'après Ricœur, il s'agit là d'un premier pas dont la portée, dans la sphère pratique, est limitée. Car, même si la narration poétique révèle le pouvoir de redescription de la réalité, « redécrire, c'est encore décrire », nous dit Ricœur (*idem*). Il faut donc aller au-delà de la valeur descriptive de l'imagination, pour la saisir dans sa « fonction projective qui appartient au dynamisme même de l'agir [...] C'est en ce point que le « jeu » pragmatique recoupe le « jeu » narratif... » (Ricœur, 1986, p. 224). C'est précisément en ce point où l'on voit que l'imagination est au fondement de l'action. Non seulement elle permet de projeter ou de se représenter l'action, mais surtout elle en fournit les motivations et le pouvoir de réalisation. Ricœur (*idem*) dit clairement que l'imagination se compose avec le procès même de la motivation.

C'est l'imagination qui fournit le milieu, la clairière lumineuse, où peuvent se comparer, se mesurer, des motifs aussi hétérogènes que des désirs et des exigences éthiques, elles-mêmes aussi diverses que des règles professionnelles, des coutumes sociales ou des valeurs fortement personnelles.

Le jeu pragmatique de l'imagination fait donc passer de la schématisation du projet à la vision claire de l'opportunité de l'action à effectuer. Ce jeu dispose à l'action ; il rend capable d'une action suffisamment mesurée.

Il en résulte que chez Ricœur, c'est principalement dans le *pouvoir-faire* que se révèle le jeu pragmatique de l'imagination. Et à ce niveau, le langage, selon lui, joue un rôle secondaire. Il permet juste d'exprimer, à travers les expressions comme « je peux », « je pourrais », « j'aurais pu si... », les possibilités d'action que l'imagination suggère. Ces variations grammaticales traduisent ainsi le libre jeu de l'imagination avec les possibles pratiques. La pragmatisme de l'imagination se jouerait ainsi, en dehors du langage, dans la sphère de la motivation.

Il faut dire que Ricœur défend une telle position au regard de son objectif avoué de traiter de l'imaginaire social tel qu'il se manifeste dans l'idéologie et l'utopie. Dès lors, si l'on veut parler, par métaphore, de l'innovation pragmatique, cette notion devrait alors désigner ce que Ricœur (1986, p. 225) appelle la « fonction générale du possible pratique », fonction au travers de laquelle

l'imagination permet d'envisager ou de se représenter les possibilités d'action qui s'offre à l'homme dans un contexte social donné. L'innovation pragmatique rendrait ainsi compte de la capacité de notre faculté de juger (pour parler comme Kant) à anticiper dans l'imagination, non seulement l'action convenable à une situation donnée, mais aussi les moyens, les buts et les effets possibles de sa réalisation. L'imagination pragmatique chez Ricœur n'a ainsi qu'une fonction fictive ; sa force heuristique, dit-il, est pareille à celle de la fiction. L'imagination pragmatique semble ainsi être confinée dans le *pouvoir-faire* ; elle n'aurait donc pas de prise effective sur le *faire*. Dans ce sens, on n'a pas besoin de parler d'innovation pragmatique, puisqu'avec le pouvoir-faire, nous sommes dans la représentation de l'action possible, et non dans l'effectivité de l'action. Il s'agit toujours d'une description à travers laquelle nous voyons, en imagination, l'action possible.

Toutefois, cette capacité anticipatrice de l'imagination ne s'exerce que pour décider à agir. L'imagination, avons-nous admis avec Ricœur, est au fondement de l'action. Le *pouvoir-faire* se présente en imagination, non pour demeurer tel, mais comme un appel réfléchi au *faire*. Ricœur (1986, p. 261) dit que la réplique active à ce qui est vu en imagination, c'est l'initiative. Ainsi l'imagination fonde et justifie l'initiative. Et dans son analyse de l'initiative, Ricœur (1986, p. 269) considère justement qu'il s'agit d'« une catégorie du *faire* et non du *voir* ». L'initiative est donc le moment du passage effectif du « je peux faire » au « je commence à faire » ; et commencer à faire n'est rien d'autre que faire.

Selon Ricœur donc, l'analyse de l'initiative s'inscrit dans une théorie de l'action où l'on voit que l'initiative implique la responsabilité du sujet. Et c'est à ce niveau que l'on redécouvre le rôle du langage. Car, initiative et responsabilité se manifestent d'abord dans l'utilisation du langage. Ricœur (1986, p. 271) l'affirme clairement : initiative et responsabilité sont médiatisées par le langage et plus précisément par certains actes de langage, les énonciations (*speech-acts*). Ce n'est pas là un détour artificiel, mais une médiation légitime; d'une part, l'agir humain est intimement lié par des règles, des normes, des appréciations et en général par un ordre symbolique qui place l'action dans la région du sens. Il faut donc considérer l'initiative sous l'angle de l'action *sensée*, ce qui passe par le langage. D'autre part, le langage, considéré au plan de l'énonciation, est une sorte d'action : nous faisons quelque chose en parlant : ce qu'on appelle acte illocutionnaire.

On peut donc dire que si l'imagination fonde l'initiative et que cette dernière est légitimement médiatisée par les actes de langage, alors l'imagination dans le langage n'est pas seulement un pouvoir de redescription de la réalité, mais aussi un pouvoir d'acte de langage, un pouvoir d'agir sur la réalité. Une telle position permet de redécouvrir le jeu pragmatique de l'imagination sous un autre angle qui justifie par conséquent une notion autre d'innovation pragmatique, une notion plus à propos, pourrait-on dire.

Il importe, pour la clarification conceptuelle d'une telle notion, de repartir de l'innovation sémantique en tant que pouvoir de redescription de la réalité. La redescription n'est pas, en fait, une reprise d'une description déjà établie. Mais parce qu'elle procède par métaphorisation pour créer une description autre, elle fait du pouvoir de redescription de l'imagination un pouvoir de gain sémantique. Et selon Ricœur, ce pouvoir de gain sémantique par métaphorisation n'est pas à voir comme un aspect, parmi d'autres, du langage. Se réappropriant la position de Shelley, Ricœur (1975, p. 104) considère que le langage est « vitalemment métaphorique » ; la métaphore, dit-il, « ne constitue pas un pouvoir additionnel, mais la forme constitutive du langage ». Car étant donné que nous ne disposons pas d'autant de mots que d'idées, la métaphore est, dans le langage, ce qui assure la possibilité effective d'objectivation linguistique de toute idée. Aucune forme linguistique n'est la forme naturelle ou exclusive d'une idée. La possibilité d'exprimer une idée par des mots du langage est donc une propriété fondamentale de la métaphore. C'est elle qui rend possible l'expression de deux ou plusieurs idées par la même forme linguistique, ou l'expression d'une même idée par des formes linguistiques diverses et différentes. Et c'est en cela qu'il faut voir le pouvoir de gain en signification de la métaphore.

Or, « tout gain en signification est à la fois un gain en sens et un gain en référence », nous dit Ricœur (1975, p. 376). C'est là une affirmation qui a visiblement une allure frégréenne. Cependant, il s'agit d'une ressemblance, d'une métaphore. Cette affirmation ressemble à une position frégréenne. Elle n'est pas frégréenne. Elle diffère de la thèse de Frege. Mais, par la métaphorisation, elle ressemble à la thèse de Frege. La métaphorisation ne produit pas seulement du sens. Le sens produit est un indicateur de référence. Elle fait être une réalité qui n'advient que par la modification de la distance entre des champs sémantiques éloignés. La différence entre Frege et Ricœur réside dans le statut que chacun reconnaît à la métaphore. On le sait, Frege n'admet pas que la métaphore

puisse intervenir dans l'attribution de la référence. Mais, c'est finalement grâce à la métaphore qu'une ressemblance advient ou vient au jour entre sa position et celle de Ricœur. Et cette ressemblance consiste justement à *voir* la métaphore *comme* pouvoir de gain en référence.

La réalité qui vient ainsi au jour, au travers de cette ressemblance métaphorique entre Frege et Ricœur, c'est le fait que la référence n'est pas véritablement de l'ordre du constat. Elle est un acte de discours dont la performativité, grâce à la médiation irréductible de la métaphore, n'a rien d'inauthentique. Ricœur (1975, p. 376-377), prenant appui sur une étude de Jean Ladrière sur « Le discours théologique et le symbole », retient que le procès sémantique de la métaphore « prolonge un dynamisme de la signification qu'on peut discerner dans l'énonciation la plus simple. [...] ce dynamisme est [...] comme un entrecroisement entre actes, actes de prédication et actes de référence ». Car l'analyse de la métaphore nous introduit nécessairement dans une étude du langage et de la signification, envisagée non plus du point de vue de l'énoncé (statique) mais plutôt du point de vue de l'énonciation (dynamique). Le procès sémantique de la métaphore fait ainsi voir la signification comme un acte de parole qui engage la liberté et la responsabilité sociale d'un sujet. En disant que X est Y malgré leur différence patente, non seulement je vois X comme Y, mais je prends la liberté de faire voir X comme Y.

Ici, transparait toute la pertinence de l'analyse ricœurienne de l'initiative considérée comme action sensée accomplie par la médiation du langage. Car Ricœur (1975, p. 378), reprenant à son compte les mots de Ladrière, affirme que : « l'acte de signifier est "une initiative qui, comme pour la première fois, fait rendre à des considérations syntaxiques données sur la base d'une histoire syntaxique qu'elle se réapproprie, des effets de sens véritablement inédits" ». Et il (*idem*) conclut que « telle est la synthèse qu'il est aujourd'hui possible de faire entre la théorie de l'instance du discours chez Émile Benveniste, la théorie du *Speech Act* chez Austin et Searle, et la théorie du sens et de la référence chez Strawson (théorie elle-même issue de Frege) ».

Une telle synthèse permet alors de comprendre que « signifier est toujours autre chose que représenter » (Ricœur, 1975, p. 381). Et c'est dans cette perspective qu'on peut parler d'innovation pragmatique. Car le gain en référence n'est pas seulement une redescription de la réalité mais il est surtout un acte de discours au travers duquel se révèle la fonction heuristique de la métaphore et

de l'imagination. Alain Thomasset (2005, p. 529) fait remarquer à juste titre que, chez Ricœur, la puissance d'innovation est d'emblée double ; elle est à la fois une production de sens (c'est-à-dire une extension interne au langage lui-même) et un accroissement de puissance de découverte eu égard à des traits proprement « inédits » de la réalité, à des aspects « inouïs » du monde. On parle pour le premier aspect d'*innovation sémantique* (sémantique renvoie à sens), pour le second aspect on parle de *fonction heuristique* (heuristique renvoyant à découverte ou invention).

Il s'ensuit que si l'innovation sémantique constitue ce qui est à l'œuvre dans la production du sens, alors c'est dans l'innovation pragmatique que se manifeste la fonction heuristique de l'imagination et de la métaphore. La pragmatisme de l'innovation réside dans le fait que la découverte d'une référence est, en réalité, un processus de création de référence. C'est ce que Ricœur (1975, p. 271) traduit quand il affirme en citant Bachelard : « Ici, l'expression crée de l'être ». Et cela confère à la métaphore une dimension performative irréductible. La création métaphorique de référence n'est jamais un acte isolé. C'est un acte essentiellement interlocutif. L'on ne crée de la référence, par métaphore, que pour autrui, pour révéler à autrui un aspect inédit de la réalité. L'espace d'interlocution est donc la condition nécessaire d'avènement de la création de référence. Il s'agit d'un acte nécessairement communicationnel. C'est pourquoi, selon Ricœur (1975, p. 270), la métaphore, « le “voir comme” peut réussir ou échouer ». Elle est ainsi soumise, non aux conditions de vérité, mais aux conditions de félicité (pour parler comme Austin).

### **Conclusion**

La question de l'imagination dans le langage pose sous un nouveau jour la question classique de la possibilité de production du sens dans et par le langage. Cela a permis de voir que la possibilité de production du sens n'appartient pas aux mots, mais à la phrase entendue comme manifestation de l'acte de prédication dont l'effectuation participe de l'imagination. C'est l'imagination qui confère au langage, par la prédication métaphorique, la possibilité effective de production du sens. C'est aussi elle qui y assure et en révèle, par le travail de la métaphore et de la ressemblance, sa fonction essentielle de médium de communication. Car, l'imagination n'est pas seulement un « voir comme » ; elle est surtout un « faire voir comme ». La production du sens est *pour* (en faveur de et en vue de) la communication du

sens. L'imagination dans le langage est donc un pouvoir de production-communication du sens. L'innovation sémantique vise l'innovation pragmatique. La première trouve dans la seconde son achèvement essentiel.

### **Bibliographie**

- Foucault M., 1966, *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- Lelièvre S., 2014, Langage, imagination, et référence. Ricœur lecteur de Wittgenstein et Goodman. *Études Ricœuriennes / Ricœur Studies*. Vol 5, N° 1, p. 49-66. Article disponible en ligne. Article disponible en ligne. URL : <http://ricoeur.pitt.edu>; DOI 10.5195/errs.2014.230.
- Martinengo, A., 2013, Le travail de l'image. Métaphore et performativité chez Paul Ricœur. *Klesis – Revue philosophique*. N° 28, *Imagination et performativité*. p. 23-34. URL : <http://www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-imagination-et-performativite-03-Alberto-Martinengo-Le-travail-de-l-image-Metaphore-et-performativite-chez-Paul-Ricoeur.pdf>.
- Ricœur P., 1986, *Du texte à l'action*. Paris : Seuil.
- Ricœur P., 1975, *La métaphore vive*. Paris : Seuil.
- Ricœur P. 1981, Imagination et métaphore. Communication à la *Journée de Printemps de la Société Française de Psychopathologie de l'Expression*, à Lille. Mis en ligne par le Comité éditorial du Fonds Ricœur. URL: [http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/articles\\_pr/imaginat-ion-et-metaphore-1.pdf](http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/articles_pr/imaginat-ion-et-metaphore-1.pdf).
- Thomasset A., 2005, « L'imagination dans la pensée de Paul Ricœur. Fonction poétique du langage et transformation du sujet », *Études théologiques et religieuses*, 4 (Tome 80), p. 525-541. Article disponible en ligne. URL : <http://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2005-4-page-525.htm>; DOI 10.3917/etr.0804.0525.
- Wittgenstein L., 2004, *Recherches philosophiques*. Trad. F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, E. Rigal, Paris : Galimard.